



Qu'est-ce donc que ce papier taché de noir? (Page 303.)

dit même ne témoignait-elle pas de son zèle?

Il arriva fatigué, mais rassuré à Orléans, où il trouva, grâce aux soins d'un courrier qui l'avait précédé, une belle gabare à huit rameurs.

Ces gabares, en forme de gondoles, un peu larges, un peu lourdes, contenant une petite chambre couverte en forme de tillac et une chambre de poupe formée par une tente, faisaient le service d'Orléans à Nantes par la Loire; et ce trajet, long de nos jours, paraissait alors plus doux et plus commode que la grande route avec ses bidets de poste ou ses mauvais carrosses à peine suspendus. Fouquet monta dans cette gabare, qui partit aussitôt. Les rameurs, sachant qu'ils avaient l'honneur de mener le surintendant des finances, s'escrimaient de leur mieux, et ce mot magique, les *finances*, leur promettait quelque bonne gratification dont ils voulaient se rendre dignes.

La gabare vola sur les flots de la Loire. Un temps magnifique, un de ces soleils levants qui empourprent les paysages, laissait au fleuve toute sa sérénité limpide. Le courant et les rameurs portèrent Fouquet comme les ailes portent l'oiseau: il arriva devant Beaugency sans qu'aucun accident eût signalé le voyage.

Fouquet espérait arriver le premier de tous à Nantes; là, il verrait les notables et se donnerait un appui parmi les principaux membres des états; il se rendrait nécessaire, chose facile à un homme de son mérite, et retarderait la catastrophe, s'il ne réussissait pas à l'éviter entièrement.

— D'ailleurs, lui disait Gourville, à Nantes, vous devinerez ou nous devinerons les intentions de vos ennemis; nous aurons les chevaux prêts pour gagner l'inextricable Poitou, une barque pour gagner la mer, et, une fois en mer, Belle-Isle et le port inviolable. Vous voyez, en outre, que nul ne vous guette et que nul ne nous suit.

Il achevait à peine, que l'on découvrit de loin, derrière un coude formé par le fleuve, la mâture d'une gabare importante qui descendait.

Les rameurs du bateau de Fouquet poussèrent un cri de surprise en apercevant cette gabare.

— Qu'y a-t-il? demanda Fouquet.

— Il y a, monseigneur, répondit le patron de la barque, que c'est une chose vraiment extraordinaire, et que cette gabare marche comme un ouragan.

Gourville tressaillit et monta sur le tillac pour mieux voir.

Fouquet ne monta pas, lui; mais il dit à Gourville avec une défiance contenue :

— Voyez donc ce que c'est, mon cher.

La gabare venait de dépasser le coude. Elle nageait si vite, que, derrière elle, on voyait frémir la blanche trainée de son sillage, illuminé des feux du jour.

— Comme ils vont! répéta le patron, comme ils vont! il paraît que la paye est bonne. Je ne croyais pas, ajouta le patron, que des avirons de bois pussent se comporter mieux que les nôtres; mais en voici là-bas qui me prouvent le contraire.

— Je crois bien! s'écria un des rameurs; ils sont douze et nous ne sommes que huit.

— Douze! fit Gourville, douze rameurs? Impossible!

Le chiffre de huit rameurs, pour une gabare, n'avait jamais été dépassé, même pour le roi.

On avait fait cet honneur à M. le surintendant bien plus encore par hâte que par respect.

— Que signifie cela? dit Gourville en cherchant à distinguer, sous la tente, qu'on apercevait déjà, les voyageurs, que l'œil le plus subtil n'eût pas encore réussi à reconnaître.

— Faut-il qu'ils soient pressés! Car ce n'est pas le roi? dit le patron.

Fouquet frissonna.

— A quoi voyez-vous que ce n'est pas le roi? dit Gourville.

— D'abord, parce qu'il n'y a pas le pavillon blanc aux fleurs de lis, que la gabare royale porte toujours.

— Et ensuite, dit M. Fouquet, parce qu'il

est impossible que ce soit le roi, Gourville, attendu que le roi était encore hier à Paris.

— La suite au prochain numéro. —

LES

## BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

(Suite.)

Il avait besoin d'effusion; ce mystère lui pesait, il avait dit le premier mot, il ne pouvait plus se taire.

— Adamas, dit le marquis saisi de je ne sais quelle émotion subite, ferme les portes, et toi, mon enfant, viens ici et parle. Tu es avec des amis, ne crains rien, nous te défendrons, nous te ferons avoir justice. Dis-nous tout ce que tu sais de ta famille.

— Eh bien, dit l'enfant, si vous m'aimez, il faut punir M. de Villareal, parce que c'est lui qui a assassiné mon père.

— Assassiné?

— Oui, Mercédès l'a vu!

— Quand cela?

— Le jour que je suis venu au monde, le jour que ma mère est morte.

— Et pourquoi l'a-t-il assassiné?

— Pour avoir beaucoup d'argent et des bijoux que mon père avait.

— Voleur et assassin! dit le marquis en regardant Adamas; un homme de qualité! un ami de Guillaume d'Ars! Est-ce croyable, cela?

— Monsieur, dit Adamas, les enfants font beaucoup de contes, et je crois bien que celui-ci se moque de nous.